

que chose. Je ne compte pas suivre tes conseils, ma chère amie. Quand je serai mariée, je consulterai mon mari, je saurai quelles sont ses pensées, ses espérances, ses peines, et j'y entrerai. Je me ferai aimable pour ceux qu'il préfère, je tâcherai d'attirer à lui les gens intelligents. Je tâcherai de comprendre, pour ne pas subir cet affront de faire cesser les conversations quand j'entrerais; je ne veux pas qu'on me demande pardon de parler devant moi de choses sérieuses. Suis-je donc incapable de penser à quelque chose? Ne vais-je pas avoir une influence immense: je peux amoindrir mon mari si je l'entraîne avec moi; je puis gagner une place dans la vie, si je le suis, c'est-à-dire si je lui obéis. Je ne veux pas être étrangère à la plus profonde et plus intime partie de lui-même, autrement où serait notre union? Je ne veux pas être seulement la ménagère de M. Marjalet, moi, ni son joujou. Je veux être sa femme. J'ai cette ambition; autrement je ne me marierais pas. Je veux lui obéir, c'est-à-dire le suivre et m'unir à lui dans ses intentions et dans ses actes. Toutes les fois que, par étourderie ou par faiblesse, j'agisrais autrement, je me croirais infidèle; il n'y a pas qu'une manière d'être adultère. Je crois la promesse que nous allons faire à Dieu très sérieuse, et tous les ans, à l'anniversaire de mon mariage, je demanderai à mon mari de me pardonner les fautes que je pourrais avoir commises contre la fidélité que je lui dois.

—Ah ! ma chère, tu parles comme un livre, et Salomon lui-même... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, iras-tu au cercle avec ton mari?

—Non, mais il aura un cercle chez lui.

—Moi, ma chère, je te déclare que mon mari n'aura pas de cercle chez lui et qu'il viendra partout où il me plaira de le mener; on verra à cela mon influence, et toi, à quoi reconnaîtra-t-on la tienne, à la soumission que tu auras pour ton seigneur et maître? c'est dommage que tu ne sois pas née au moyen-âge! Tiens M. de Lucay a négligé hier de me reconduire jusqu'à ma voiture, eh bien! je lui réserve de ne pas le recevoir ce soir, il sera désappointé et demain je lui ferai dire que le mariage me fait un peu peur; là-dessus tu le verras courir chez mes oncles, chez mes tantes, cousins, cousines, amis et connaissances; il priera, il suppliera. Je me laisserai toucher par tant de repentir. J'y gagnerai un cachemire de plus. Ce premier caprice sera pour lui l'épée de Damoclès jusqu'à ce que je sois mariée, et une fois mariée, à la moindre chose, je parle de retourner chez ma mère. C'est comme cela ma chère, que l'on mène les hommes.

—Qu'on les mène à quoi ? dit Jeanne.

—Dame ! qu'on les mène, reprit Lucie.

—Je vais te dire, reprit Jeanne, en menant ton mari de la sorte où tu iras, toi. Tu iras au malheur, à la déconsidération, à l'avilissement, à la honte. Ton mari te détestera, soit qu'il te suive, soit qu'il t'abandonne; tes enfants te mépriseront ou deviendront des scélérats ou des idiots,

—Parle moins haut, ma chère, M. de Lucay et M. Marjalet derrière nous.

—Tu te condamnes. Je ne crains pas que M. Marjalet m'ait entendue, et si M. de Lucay t'a entendue, tu es perdue. Pense bien à cela qu'il faut que M. de Lucay et toi ne fassiez qu'un. Toutes les fois que tu penseras à toi, indépendamment de lui, le cœur ne battra plus entre vous. Quand l'amour-propre intervient tout est désorganisé. Quand l'amour-propre fait chercher la domination, on rencontre l'esclavage; quand il fait chercher la gloire, on rencontre l'humiliation; quand il fait chercher la liberté, on tombe sous le joug le plus humiliant et le plus odieux. Il viendra des gens qui te diront que le soin de ta dignité exige que tu agisses de telle ou telle manière; entre ton mari et toi il n'y a pas de question de dignité, il n'y a qu'une question de bonheur et d'union, et tout conseil qui ne te viendra pas de lui sera fatal non pas à lui, mais à toi, et à lui par toi. Toutes les fois que par des conseils étrangers tu agiras contre lui, tu agiras contre toi, car lui c'est toi, beaucoup plus que tu n'es toi-même. Ceux qui ne craignent pas d'intervenir entre un mari et une femme ne sont pas seulement des sots, ce sont des criminels. Auront-ils le pouvoir de te rendre ce qu'ils te feront perdre? Peu à peu ton mari te traitera en étrangère, tu ne connaîtras pas toute sa vie; bientôt tu ne connaîtras plus ses pensées, et alors malheur à toi le jour où tu découvriras ses sentiments ! il se séparera de toi peu à peu. Et quand la chose sera faite; à qui demanderas-tu de réparer le mal ? Lui seul aurait pu te donner de bons conseils, lui seul a le droit de t'en donner, et c'est de lui seul que tu as le droit d'en recevoir. Va, ma chère amie, quand une voix s'élève en nous pour nous parler de notre dignité, sois certaine que c'est le souffle de celui qui veut notre malheur. Notre dignité réside dans la paix, la joie, le bonheur de celui qui est la moitié de nous-mêmes.

—Ma chère, dit Lucie, si je n'ai pas de dignité à conserver vis-à-vis de mon mari, comme il te plaît de le dire, j'en ai au moins à conserver vis-à-vis de mes amis. C'est pourquoi je te pris d'arrêter là tes conseils qui sont fort bons sans doute, mais peu faits pour convenir à une femme de mon caractère. Je ne prendrai jamais dans ma maison le rôle d'esclave qui paraît si bien fait pour toi. A ce que je vois, M. Marjalet jouera malgré lui le rôle de sultan.

—Et toi, dit Jeanne, près de M. de Lucay le rôle d'esclave méprisée, et bientôt le rôle d'esclave abandonnée.

A ce moment, ces demoiselles furent rejointes par leurs mères qui les suivaient à quelques pas.

—Voyons donc, dit Mme de Murthaud, la mère de Lucie; voyons donc, mesdemoiselles, vous bavardez comme des pies. M. de Lucay et M. Marjalet vous suivent à quelques pas, ils vous observent.

—C'est qu'aussi, ma chère mère, dit Lucie, Jeanne